LA SITUATION.

Un article sur la prétendue épidémie.

Nous ne pouvons résister au désir de relever une phrase très usée, que nos lecteurs trouveront dans un article intitulé: "La guerre telle qu'elle est."

C'est pendant la guerre 1870-71. Un officier, après avoir pris part à plusieurs engagements malheureux, parvient à rentrer à Metz. Il est aussitôt assailli de questions, entouré de curieux, dont les trois quarts, tout en l'interrogeant, semblent en savoir plus que lui, chacun d'eux inter-

prétant les faits à sa façon. Il glisse même dans un des groupes un monsieur, très respectable, du reste, qui a la prétention de lui apprendre ce qui vient de passer précisément dans l'endroit d'où il arrive directement. A la fin, impatienté, il s'écrie: "De quoi se mêlent-ils donc, ces pékins? Ils n'entendent rien et ils veulent toujours en savoir plus que moi."

C'est exactement ce qui se passe actuellement, à la Nouvelle-Orléans, depuis que la fièvre épidémique nous ne dirons pas y a éclaté—le terme serait exagéré—mais s'y est insinuée furtivement, à la dérobée. Tout le monde s'en mêle, tout le monde essaie de panacée. Il y a plus de médecins que de malades, et plus de sauveteurs que de gens à sauver.

Pour justifier tous ces zèles louables, mais encore plus encombrants, il faut bien évidemment exagérer les faits; on exagère de la meilleure foi du monde et l'on propage ainsi la terreur qui entre pour moitié dans les maladies de ce genre; sans compter que l'on paralyse ainsi le commerce et que l'on ruine la communauté, sans aucun profit pour la salubrité publique.

Finissons en, une bonne fois, avec ce déplorable système. Nous avons des autorités sanitaires qui connaissent leur métier et ont l'expérience de la maladie. Écoutez-les; suivons leurs avis et surtout croyons à leur parole. Nous publions justement, ce matin, un article fort bien écrit, fort bien pensé, où il y a fort peu de théorie, mais beaucoup de pratique; où l'auteur nous prouve clairement et d'une façon irréfutable, non par des raisonnements, mais par des faits dont il a été témoin, qu'il ne peut y avoir pour nous, cette année, aucun danger d'épidémie, et que le mieux que nous ayons à faire, après avoir pris les précautions qu'exige la prudence humaine, c'est de nous rassurer et de vaquer simplement et froidement à nos affaires.

L'auteur de cet article n'est autre que le Dr J. Tounatre, un docteur de la Faculté de Médecine de Paris, un ancien chirurgien-major de la marine française, qui exerce ici depuis plus de trente ans, qui a traversé et étudié sept ou huit épidémies, soigné et guéri plusieurs milliers de malades. Le Dr Tounatre ne fait pas de bruit; c'est un taciturne. Il ne pose pas; il ne se met jamais en avant; c'est un modeste et un réservé. Qu'on se donne la peine de lire et de méditer son article et l'on restera convaincu qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir péril en la demeure.

L'Agne-Cure d'Ayer guérit infailliblement tous les cas de malaria. En vente chez tous les droguistes. Prix un dollar.

La guerre telle qu'elle est.

Il a été grandement question depuis quelque temps d'un livre fort spirituel écrit par le colonel Patry et intitulé: "La guerre telle qu'elle est." Il est très amusant, ce volume, par le nombre et la variété des questions philosophiques et des problèmes moraux que l'auteur y soulève, qu'il examine et qu'il résout. C'est un soldat doublé d'un psychologue.

Il n'est encore que lieutenant; il a été mêlé à un grand engagement aux environs de Metz, et, dans la coin où il a opéré le combat a été des plus heureux pour les Français. Tous, autour de lui, croient avoir été vainqueurs. Il rentre dans Metz. Les bourgeois le pressent de questions sur cette bataille:

"J'eus alors, dit-il, l'occasion, pour la première fois, de me rendre compte d'un fait assez étrange et que j'ai vu depuis se reproduire bien des fois, c'est de la facilité avec laquelle à la guerre on est entraîné à tout amplifier, sans la moindre intention de se faire valoir. J'étais étonné moi-même de tout ce que je leur racontais et que je n'avais pas même entrevu au cours de cette bataille, dont il ne m'avait été donné, comme à tant d'autres, d'apercevoir qu'un tout petit coin. Je ne suis pourtant pas né sur les bords de la Garonne, tant s'en faut, étant Parisien de naissance et Normand d'origine."

Parmi ceux qui l'écoutent, il se trouve un monsieur de sang-froid qui dit que les Prussiens ont traversé la Moselle à Pont-à-Mousson, d'où il arrive lui-même, et qu'ils barreront la route à nos soldats. "Eh bien! reprend le lieutenant d'un ton fier, s'ils veulent nous barrer le chemin, nous les passerons sur le ventre et nous les flanquerons dans la Moselle."

"Et je me disais à moi-même: —De quoi se mêlent les pékins? Ils n'entendent rien et veulent toujours en savoir plus que nous. Et là-dessus, il entre dans de grandes réflexions sur la confiance qu'il faut accorder aux récits des historiens de toute guerre. Ces réflexions sont corroborées par un incident de la dernière bataille. Leur général de brigade, M. Brayer, a été tué dans l'affaire. "J'ai bien entendu, dit-il, raconter l'épisode de cinq ou six façons différentes. D'après les uns, il avait été tué en cherchant à enlever sa brigade au moment de la rencontre avec l'ennemi, sur le ravin; suivant les autres, voyant ses troupes hésiter, il avait saisi le drapeau d'un de ses deux régiments et s'était porté en avant, entraînant tout le monde. Ceux-ci disaient qu'il avait été tué par un cavalier au moment de la charge; ceux-là qu'un obus éclatant au milieu son état-major avait mis tout le monde par terre. Je fis une enquête pour mon compte, et j'ai jamais pu savoir exactement comment avait été tué notre brigadier."

Ce résultat ne laisse pas d'interlocuer M. Patry: "Je sentis, écrit-il, pénétrer dans mon esprit une pointe de scepticisme à l'égard des remarquables faits d'armes, enregistrés par dame histoire, et j'en vins à me demander comment un général en chef pouvait entraîner une armée par son exemple, puisque cet exemple au milieu son état-major avait mis tout le monde par terre. Je fis une enquête pour mon compte, et j'ai jamais pu savoir exactement comment avait été tué notre brigadier."

Et notre philosophe conclut ainsi son étude: "Ce sentiment ne fit que se développer chez moi au fur et à mesure des événements de guerre auxquels je fus mêlé par la suite, et j'acquis la certitude que la plupart des hauts faits ainsi précieusement rapportés par l'histoire étaient contrefaits."

Bigarré est-ce qu'il nous faudrait renoncer à la légende du pont d'Arcole, à Bonaparte s'élançant un drapeau à la main au milieu du pont? Avouez que ce serait dommage. Qu'importe, après tout, si tout le monde croit un fait vrai qu'il ne le soit pas! Est-ce qu'on sait jamais la vérité vraie de rien? Mettons que le fait ne soit pas vrai; il est historique; que dis-je? il est légendaire. Que faut-il de plus? In'y a, diraient les philosophes, de vérités que les vérités subjectives.

LA REVOLTE AUX INDES.

Comme on devait s'y attendre, les Afridis et autres rebelles qui s'étaient dispersés devant les colonnes anglaises, viennent de reparaître plus forts que jamais. La retraite des Afridis n'était qu'une tactique. Dans toutes les guerres de montagnes et de partisans on voit les "guerillas" se dérober par moments, mais c'est pour aller se renforcer et se refaire et pour se tenir prêts à reparaitre dès que les troupes adverses se sont dédoublées, afin d'aller riposter à d'autres attaques survenues sur d'autres points. C'est bien ainsi que les choses se sont passées sur la frontière afghane.

Du côté du Swat, c'est-à-dire au nord de Peshawar, dans une contrée que l'on croyait un peu plus tranquille, de nouveaux soulèvements sont signalés. Et deux colonnes, fortes de 10,000 hommes, sous le commandement des généraux Blood et Ellis, s'avancent contre les Mohmands, habitants de cette contrée. Quant au Belouchistan, la situation, sans être critique, y est au moins inquiétante. La prise de Gazardub a encouragé les rebelles. De nouveaux chefs y intriguent et de nouvelles tribus paraissent s'agiter.

Lord George Hamilton, secrétaire d'Etat pour l'Inde, vient de donner l'ordre de mener l'expédition avec vigueur. La satisfaction que les corps anglo-indiens ont observée jusqu'ici, n'est pas sans déplaire à l'opinion publique anglaise, qui demande qu'on agisse énergiquement et rapidement. Elle paraît craindre qu'en retardant l'heure de la répression on affaiblisse le moral des troupes indiennes encore fidèles. Qu'il y ait un peu d'impatience, chez les Anglais, cela se conçoit, puisque le soulèvement, dure depuis six semaines et, jusqu'à présent, tous les avantages militaires ont été pour les rebelles. Mais il faut aussi se rendre compte qu'une telle expédition pouvait être immédiatement compromise si elle avait été entreprise avec des forces insuffisantes et une préparation hâtive. Le pays, hérissé de hautes montagnes, est extrêmement difficile, les tribus qui l'habitent sont d'une bravoure reconnue, le fanatisme religieux qui les excite redouble encore leur vaillance et leur abnégation: le gouvernement anglo-indien ne peut donc agir à la légère. Ses préparatifs ont été et ont dû être longs. Mais les voici achevés, et l'heure des hostilités décisives a sonné. On s'attend d'un moment à l'autre à recevoir la nouvelle de la bataille que doit livrer aux Arakais le général Biggs du côté des monts Sa-

rien encore ne fait prévoir que les populations hindoues participent au soulèvement actuel, qui reste confiné dans les populations de foi musulmanes. Avant hier, on signalait un mouvement des peuplades mahométannes de la côte de Malabar, mais, depuis lors, aucune nouvelle n'est venue nous dire si ce mouvement s'était accentué. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus aucun doute maintenant sur l'origine de la révolte. On doit l'attribuer à l'écho des victoires remportées par les Turcs sur les

Green; écho que les préteurs musulmans se sont plu à amplifier à l'Oriental et que l'émir de l'Afghanistan a laissé propager au milieu des tribus qui sont de sa race et de sa religion. Une telle révolte, la plus grave que l'Inde ait vu se produire depuis 1857, est la preuve évidente que l'élément anglais n'a pas su pénétrer les éléments indigènes qui forment le vaste empire indien. Elle indique que la domination de l'Impératrice des Indes est plus nominale que réelle, et que le jong anglais pèse lourdement sur des peuples qui continuent à voir l'opresseur dans leur maître. Mais on aurait grand tort de prédire, comme on le fait, la chute prochaine de la puissance anglaise dans les Indes. Le gouvernement de la Reine ne négligera rien pour venir à bout de cette révolte. Il y enverra autant de troupes et de canons qu'il faudra, sans oublier cette particulière: la cavalerie de Saint-Georges qui si souvent déjà lui a rendu des services inappréciables.

Les trois poupées françaises de la grande-duchesse Olga.

Un des cadeaux du Président de la République qui ont été accueillis à Peterhof avec le plus d'enthousiasme est certaine malle en maroquin isabelle, aux chiffres et aux armes de la grande-duchesse Olga. Cette malle contenait trois délicieuses poupées avec leurs toilettes et leurs trousseaux qui font la joie de la petite princesse.

La première de ces poupées, un joli bébé blond habillé d'une blouse de surah bleu garni de valenciennes, a salué la grande-duchesse Olga par ces mots: "Bonjour, ma chère petite maman. As-tu bien dormi cette nuit? Moi j'ai fait un beau rêve. J'ai rêvé que l'on m'avait apporté un très joli bébé qui parle, rit et chante aussi bien que moi." Puis elle s'est mise à chanter deux ou trois chansons: "Ah! mon beau château..." et "Malbrough s'en va-t'en guerre". Elle a un répertoire de cinq chansons et d'un monologue.

La deuxième s'est présentée en un costume vert d'eau à fleurettes roses avec un grand chapeau à plume, un éventail en dentelle, une ombrelle blanche et un manteau de velours émeraude garni d'hermine. Elle possède d'ailleurs trois autres toilettes: l'une crème, l'autre tout vert d'eau et un costume de voyage gris-beige avec un petit feutre et un en-cas en soie changeante vert d'eau et rose.

La troisième poupée a quatre costumes locaux des provinces de France. On l'habille tour à tour en Normande, en Arlésienne, en Béarnaise et en Bretonne et on la pare de bijoux authentiques des provinces dont elle porte les toilettes.

La prétendue dissolution du Parlement français.

On sait que la grosse question, depuis deux ou trois semaines en France a été la dissolution de la Chambre des Députés. C'était la grande préoccupation du moment, le sujet de toutes les conversations et de tous les articles de journaux, et de quelle part qu'ils pussent se réclamer. L'émotion était devenue telle et l'opposition faisait un bruit à ce propos, que certains membres du cabinet ont cru devoir intervenir pour déclarer que l'on n'avait jamais songé à dissoudre le parlement, et qu'on se laisserait tout simplement mourir de sa belle mort. Le ministre du Commerce, entre autres, en a fait hautement la déclaration. Mais les termes dont il s'est servi ont provoqué quelques commentaires, qu'il est bon de relever parce qu'ils soulèvent une grave question, celle du droit de dissolution, et semblent mal interpréter la pensée de ceux qui ont pu réclamer cette mesure.

Le ministre n'a surpris personne en annonçant que le gouvernement n'avait pas l'intention de dissoudre le parlement. Si ce n'est pas la Constitution, c'est l'usage. En France, écrit M. Alphonse Humbert, la dissolution des Chambres n'est pas de pratique régulière et normale comme elle l'est en Angleterre par exemple. Chez nous le renvoi anticipé du Parlement apparaît à l'opinion comme une mesure d'exceptionnelle gravité, comme la ressource suprême qui a permis, dans les jours troublés, de restituer leur vigueur aux rouages faussés de la Constitution. Eh! sans doute, telle est la réalité, mais c'est elle précisément que nous déplorons. Si la dissolution est un élément essentiel de tout régime parlementaire — et il n'y a sur ce point qu'une voix parmi les philosophes et les historiens les plus impartiaux et les plus compétents — il est donc extrêmement fâcheux qu'elle passe en France pour le dernier coup de tête du désespoir.

LES AFFAIRES D'ORIENT

Les négociations.

Une nouvelle proposition vient d'être faite par l'Angleterre en vue du règlement de la question de l'évacuation de la Thessalie et du paiement de l'indemnité de guerre. Elle a été soumise aux ambassadeurs, à leur réunion de dimanche, par sir Philippe Currie. Elle consiste dans la nomination d'une commission internationale de six membres, un pour chacune des grandes puissances, sous le contrôle de laquelle la Grèce placerait les revenus destinés à couvrir les services de l'emprunt d'indemnité et de l'ancienne Dette extérieure. Cette solution, qui est destinée, dans l'esprit de lord Salisbury, à donner satisfaction à la Turquie et aussi aux revendications allemandes, permettrait l'évacuation immédiate de la Thessalie par les troupes ottomanes.

Les ambassadeurs ont référé à leurs gouvernements respectifs au sujet de cette proposition, demandant l'autorisation de négocier avec la Porte sur ces bases. Cette proposition de lord Salisbury aurait été provoquée par une note du comte Mouraviev disant que la responsabilité des maux dont souffrait la Grèce et la Turquie par suite du retard apporté aux négociations de la paix incombait à l'Angleterre.

Le "Times", dans un article consacré à cette nouvelle solution, dit qu'il ne voit pas quelles raisons pourraient empêcher les puissances de l'adopter. D'autre part, d'après un journal viennois, le gouvernement grec aurait donné son assentiment à la demande du gouvernement allemand relative au contrôle international des revenus assignés au service de l'ancienne Dette, ainsi que de l'emprunt d'indemnité.

LE GIRTON COLLEGE.

La «Revue pour les jeunes filles» publie d'intéressants renseignements sur le célèbre établissement anglais de Girton College, consacré à l'éducation des femmes. Girton College est situé à environ quatre kilomètres de Cambridge, ce qui lui permet de compter un nombre de ses professeurs beaucoup de maîtres de la grande Université. On est admis à Girton à la suite d'un concours qui a lieu deux fois par an, concours ouvert à toutes les postulantes âgées au moins de dix-huit ans et pouvant fournir un certificat de bonne conduite. Une fois entrées à Girton, les nouvelles élèves y peuvent étudier les matières suivantes: mathématiques supérieures, sciences physiques et naturelles, psychologie, économie politique, pédagogie, théologie, histoire générale, langues vivantes ou langues mortes. La durée des études est de trois années. L'installation des élèves est confortable et presque luxueuse: chaque d'elles possède une chambre à coucher et un salon ou bureau. La règle de Girton établit un maximum de travail de six à sept heures par jour. Le reste de la journée est consacré à des promenades dans la campagne, à des parties de tennis ou de hockey dans le parc de l'établissement. La soirée se passe en distractions variées: les élèves de Girton ont, en effet, fondé plusieurs Sociétés ou clubs, qui à tour de rôle sont chargés de récréer le collège entier. Il y a ainsi une Société musicale un club dramatique, d'autres encore. La plus curieuse de toutes est sans doute la "fire brigade" ou Compagnie de pompiers, qui manœuvre sous la direction d'un capitaine et de deux lieutenants choisis parmi les élèves.

Les résultats de l'éducation donnée à Girton ont été fort satisfaisants. «Bon nombre d'anciennes girtoniennes, dit la «Revue», occupent aujourd'hui le poste de directrices des meilleures écoles d'Angleterre; plusieurs sont des écrivains de talent; d'autres, éditrices

de revues littéraires; d'autres, employées à l'Observatoire de Greenwich, et, quant à celles qui se sont mariées, leur conduite n'a pas, jusqu'à présent, prouvé que pouvoir lire Virgile ou résoudre un problème de géométrie les empêche de savoir cuire un rosbif, ou de remplir l'importance quel autre des devoirs de l'épouse.»

LES LOUPS EN RUSSIE.

Une revue d'histoire naturelle vient d'opérer un dénombrement approximatif de ces carnivores dans l'empire des tsars. Il paraît qu'ils sont au nombre d'environ 175,000. Ce serait sans doute montrer une curiosité déplacée que de chercher à savoir comment ce chiffre a été obtenu, et par quel procédé se fait le recensement de ces quadrupèdes médiocrement familiers avec l'homme. Quoi qu'il en soit, il paraît que, malgré la guerre incessante qu'on leur fait, ils demeurent aussi nombreux qu'autrefois. On peut en juger avec quelque certitude, en observant que leurs dépéditions n'ont pas diminué. Ils dévorent, par an, à peu près 180,000 têtes de gros bétail, 560,000 moutons, 190,000 chiens, et les pertes qu'ils causent montent à plus de 15 millions de roubles. Ils mangent encore, en moyenne, 150 humains, bon an, mal an. La statistique est une belle chose, mais pas toujours d'une gaieté folle.

Où placer la statue de Jeanne d'Arc?

M. Paul Dubois, le célèbre sculpteur français est l'auteur d'une superbe statue de Jeanne d'Arc qu'il s'agit de placer quelque part à Paris. Mais on ne sait où la mettre. Le comte du Louvre?... C'est trop grand. Les Jardins de l'Infanterie... C'est trop petit. La place du Palais-Royal?... Il y passe trop de voitures. La place des Petits-Pères?... Il n'en passe pas assez. La place Saint-Augustin?... On ne saurait mieux la placer qu'entre une église et une caserne. La place du Carrousel... Le geste oratoire de Gambetta ferait un joli pendant: Rien de tout cela n'est convenable. Un spirituel parisien a eu à ce propos une très jolie idée. «Puisque personne ne trouve, s'est-il écrié, je fais ma petite motion: qu'on place Jeanne d'Arc Boulevard Voltaire... Ça lui apprendra à avoir écrit la «Pucelle».

MOTS DE LA FIN.

Une femme de ménage à un peintre de nos amis, à propos de racontars dont elle se prétendait l'objet: — Tout ça, voyez-vous, monsieur, c'est des gens qui vous passent la main dans le dos par devant, et qui vous crachent à la figure par derrière.

Ce bon M. Perrichon a fait, en compagnie de sa femme, une excursion dans la banlieue parisienne; très fatigués et très affamés, ils entrent dans une guinguette. Le patron leur déclare qu'il ne possède qu'une côtelette.

— Mais seules! s'écrie Perrichon; mais alors qui mangera ma femme?

Deux petites filles causent, non loin de leurs mamans. — C'est moi qui suis contente! dit l'une; on m'a fait cadeau, samedi, pour ma fête, d'une superbe poupée.

— Ah! tu joues encore à la poupée, toi?... Moi, non... Je suis trop grande.

— Et qu'est-ce que tu as fait de la tienne?... de celle que tu avais l'autre jour? — Je l'ai mise dans l'armoire; ce sera pour mes enfants.

— Et si tu n'as pas d'enfants? — Eh bien! ce sera pour mes petits-enfants.

Après la fête d'un voyage sur mer, pour prévenir les fatigues et les gripes, et pour aider à l'acclimatation, servez-vous de la Sal-Saperelle d'Ayer.

LA SITUATION.

Quoi, vous dites que vous le connaissez? demanda-t-elle, tandis qu'une étrange lueur s'allumait dans ses yeux.

— Parbleu! C'est l'ancien maître de musique de mon meilleur ami, Charles Mourelles.

— Ah!... et vous avez souvent parlé avec lui? poursuivit-elle d'une voix étranglée.

— Ma foi, oui et non. Je ne m'en souviens plus. Au surplus, c'est un ours assez peu sociable. Lady Audley parut respirer plus librement. Et d'un air réveillé: — J'ai apporté des Indes, dit-elle, certaines superstitions. Croyez-vous à un mauvais œil, cher ami? moi j'y crois.

Gaston sourit. — Les mauvais œils! Ah! quel enfantillage répliqua-t-il.

— Non pas, non pas. Un vieux fakir que j'ai connu à Calcutta prétendait qu'on éprouve toujours un frisson quand la mort vous frôle. Je ne connais pas cet homme et cependant j'ai frissonné.

Elle prononça ces paroles sur un ton tellement étrange que Gaston la regardait avec inquiétude.

Il se demandait si elle jouissait de l'intégrité de ses facultés intellectuelles.

Lady Audley s'aperçut du regard de son compagnon, et se reprit un air dégagé: — Vous me trouvez absurde et avez raison. Mais tous

ceux qui ont vécu aux Indes en rapportent de pareilles superstitions.

— Moi, vous le voyez, je suis une véritable sensitive, la moindre secousse me bouleverse.

Ah! Gaston, Gaston, il faudra, pour vous, beaucoup m'aimer, pour me supporter telle que je suis.

Et d'un mouvement câlin elle appuya la tête sur l'épaule du jeune homme.

Eperdu il l'étreignit dans ses bras et se penchant sur le front qui s'offrait à lui y déposa un baiser.

Alors, comme subitement revenue à soi-même, lady Audley se redressa sévère et triste: — Rappelez-vous ce que je vous ai dit, Gaston, je suis une honnête femme!

— Pardonnez-moi! balbutia-t-il interloqué et confus. Elle parut se radoucir et, avec une dignité mélancolique: — Je vous pardonne, mais ne recommencez plus, murmura-t-elle.

LA SITUATION.

— Vous dites que vous le connaissez? demanda-t-elle, tandis qu'une étrange lueur s'allumait dans ses yeux.

— Parbleu! C'est l'ancien maître de musique de mon meilleur ami, Charles Mourelles.

— Ah!... et vous avez souvent parlé avec lui? poursuivit-elle d'une voix étranglée.

— Ma foi, oui et non. Je ne m'en souviens plus. Au surplus, c'est un ours assez peu sociable. Lady Audley parut respirer plus librement. Et d'un air réveillé: — J'ai apporté des Indes, dit-elle, certaines superstitions. Croyez-vous à un mauvais œil, cher ami? moi j'y crois.

Gaston sourit. — Les mauvais œils! Ah! quel enfantillage répliqua-t-il.

— Non pas, non pas. Un vieux fakir que j'ai connu à Calcutta prétendait qu'on éprouve toujours un frisson quand la mort vous frôle. Je ne connais pas cet homme et cependant j'ai frissonné.

Elle prononça ces paroles sur un ton tellement étrange que Gaston la regardait avec inquiétude.

Il se demandait si elle jouissait de l'intégrité de ses facultés intellectuelles.

Lady Audley s'aperçut du regard de son compagnon, et se reprit un air dégagé: — Vous me trouvez absurde et avez raison. Mais tous

ceux qui ont vécu aux Indes en rapportent de pareilles superstitions.

— Moi, vous le voyez, je suis une véritable sensitive, la moindre secousse me bouleverse.

Ah! Gaston, Gaston, il faudra, pour vous, beaucoup m'aimer, pour me supporter telle que je suis.

Et d'un mouvement câlin elle appuya la tête sur l'épaule du jeune homme.

Eperdu il l'étreignit dans ses bras et se penchant sur le front qui s'offrait à lui y déposa un baiser.

Alors, comme subitement revenue à soi-même, lady Audley se redressa sévère et triste: — Rappelez-vous ce que je vous ai dit, Gaston, je suis une honnête femme!

— Pardonnez-moi! balbutia-t-il interloqué et confus. Elle parut se radoucir et, avec une dignité mélancolique: — Je vous pardonne, mais ne recommencez plus, murmura-t-elle.

LA SITUATION.

— Vous dites que vous le connaissez? demanda-t-elle, tandis qu'une étrange lueur s'allumait dans ses yeux.

— Parbleu! C'est l'ancien maître de musique de mon meilleur ami, Charles Mourelles.

— Ah!... et vous avez souvent parlé avec lui? poursuivit-elle d'une voix étranglée.

— Ma foi, oui et non. Je ne m'en souviens plus. Au surplus, c'est un ours assez peu sociable. Lady Audley parut respirer plus librement. Et d'un air réveillé: — J'ai apporté des Indes, dit-elle, certaines superstitions. Croyez-vous à un mauvais œil, cher ami? moi j'y crois.

Gaston sourit. — Les mauvais œils! Ah! quel enfantillage répliqua-t-il.

— Non pas, non pas. Un vieux fakir que j'ai connu à Calcutta prétendait qu'on éprouve toujours un frisson quand la mort vous frôle. Je ne connais pas cet homme et cependant j'ai frissonné.

Elle prononça ces paroles sur un ton tellement étrange que Gaston la regardait avec inquiétude.

Il se demandait si elle jouissait de l'intégrité de ses facultés intellectuelles.

Lady Audley s'aperçut du regard de son compagnon, et se reprit un air dégagé: — Vous me trouvez absurde et avez raison. Mais tous

ceux qui ont vécu aux Indes en rapportent de pareilles superstitions.

— Moi, vous le voyez, je suis une véritable sensitive, la moindre secousse me bouleverse.

Ah! Gaston, Gaston, il faudra, pour vous, beaucoup m'aimer, pour me supporter telle que je suis.

Et d'un mouvement câlin elle appuya la tête sur l'épaule du jeune homme.

Eperdu il l'étreignit dans ses bras et se penchant sur le front qui s'offrait à lui y déposa un baiser.

Alors, comme subitement revenue à soi-même, lady Audley se redressa sévère et triste: — Rappelez-vous ce que je vous ai dit, Gaston, je suis une honnête femme!

— Pardonnez-moi! balbutia-t-il interloqué et confus. Elle parut se radoucir et, avec une dignité mélancolique: — Je vous pardonne, mais ne recommencez plus, murmura-t-elle.

Après la fête d'un voyage sur mer, pour prévenir les fatigues et les gripes, et pour aider à l'acclimatation, servez-vous de la Sal-Saperelle d'Ayer.

Et dans son filial emportement, c'est à peine si elle attendit que le coupé fût arrêté pour mettre pied à terre.

Avec l'agilité d'une pensionnaire, elle monta les marches qui la séparaient de son père, et se jetant dans ses bras: — Oh! papa, s'écria-t-elle d'une voix qui se faisait doucement grondonne. Debors à pareille heure!

Quelle imprudence! et vos rhumatismes? Un mielleux sourire illumina les traits parcheminés du vieillard.

— L'impatience de vous revoir, darling, a vaincu la crainte des rhumatismes.

Et la serrant dans ses bras il l'embrassa avec une effusion peut-être excessive.

— Je vous amène un ami, M. de Lachesnaye; il dine chez nous, dit-elle. Le révérend Beeker Rawlinson rajusta son pince-nez et délogea attentivement Gaston. Puis, d'une voix douce: — Soyez le bienvenu, dear sir, les amis de ma Jessie sont les miens!

Ils pénétrèrent dans un vaste hall qui occupait toute une moitié du rez-de-chaussée. C'était une pièce meublée avec un luxe fantaisiste, imprévu, heurté, bizarre, évoquant plutôt l'intérieur d'un palais d'une reine exotique que le salon d'une Européenne.

L'ameublement y était eclectique et présentait les variétés les plus saisissantes, les contrastes les plus saisissants.

Sur les murs, drapés de soies orientales, étaient suspendues des armes de tous les pays et de toute provenance: kadjars arabes, flèches indiennes, cris malais, stylets catalans, poignards circassiens.

Dans le fond de la salle, un immense divan, large et bas, couvert d'une riche étoffe japonaise vert pâle brodée d'arabesques, et tout jonché de coussins, invitait au bon-être du repos, aux voluptés de l'indolence.

Un gigantesque palmier dominait meuble et semblait vouloir l'envelopper de ses feuilles ployantes aux dentelures fuselées. Des peaux de tigres, de jaguars et de panthères étaient leurs fauves bigarrures sur le parquet, et les têtes de ces carnassiers, l'inquiétant fixité de leurs yeux de cristal jaune strié par noir atraient violemment le regard.

Des bahuts, des crédences, des cabinets d'ébène et d'ivoire minutieusement fouillés, des éta-

Prenez place, monsieur, et faites connaissance avec mon père. Moi je vais changer de toilette et reviendrai dans quelques minutes.

Sans doute la présence du révérend Beeker Rawlinson imposait à sa fille.

Gaston remarquait que lady Audley, devant son père, le traitait avec une nuance de froideur et s'abstenait de l'appeler par son prénom.

— All right, fit le clergyman; allez, ma fille, et surtout revenez bien vite. Le dîner ne va pas tarder.

Lady Audley sourit, décocha une dernière oeillette à son hôte et s'esquiva d'un pas léger. M. Rawlinson se jeta dans un fauteuil et de la main fit signe à Gaston d'avoir à prendre place auprès de lui.

— M. de Lachesnaye, dit l'Anglais après un silence durant lequel il n'avait cessé de dévisager le jeune homme, je suis heureux, sincèrement heureux, de faire votre connaissance. Gaston s'inclina sans répondre.

A continuer.

Après la fête d'un voyage sur mer, pour prévenir les fatigues et les gripes, et pour aider à l'acclimatation, servez-vous de la Sal-Saperelle d'Ayer.